POITRINAIRES ET GRANDES AMOUREUSES

I

Devambez

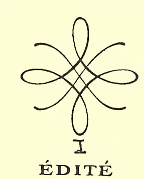



FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

DOCTEUR CABANÈS (Augustin)



La vie et la légende
de la
Dame aux Camélias

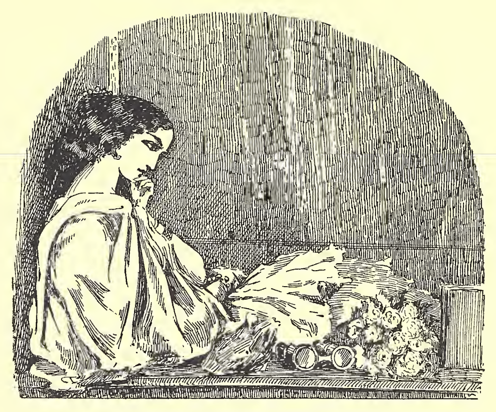


I

ÉDITÉ

PAR LES LABORATOIRES CORTIAL





La Dame aux Camélias (d'après Alphonse de Neuville).



Les grandes amoureuses sont toujours assurées de l'indulgente curiosité des foules ; le moraliste gémit, le philosophe sourit, et tous, nous nous réjouissons, quand, frivole ou profond, l'amour engendre un chef-d'œuvre : tel le roman qui fit battre notre cœur d'adolescent, d'où est sorti le drame dont fut, naguère encore, l'admirable protagoniste, l'inoubliable Sarah.

Souvent on s'est demandé si Alexandre Dumas avait écrit un roman vécu ; si le personnage d'Armand Duval était son

propre portrait; n'aurait-on pas les aveux, toujours contestables, de l'intéressé, on connaît aujourd'hui les moindres circonstances de cette liaison fameuse[1].

Ce fut un soir du mois de septembre 1844, que le jeune Dumas vit pour la première fois, au théâtre des Variétés, où il était venu passer la soirée en compagnie d'un de ses amis, Eugène Dejazet, le fils de la comédienne, celle qui, à son insu, devait être la marraine de son grand succès littéraire.

Dans une des avant-scènes du rez-de-chaussée se tenait une femme, célèbre dans le monde de la galanterie par sa beauté autant que par sa distinction. Derrière elle s'effaçait, dans une ombre propice, un vieux comte russe, dont le nom importe peu à l'histoire.

De sa loge, la courtisane faisait des signes à une autre femme, au corsage opulent, qu'elle paraissait connaître assez intimement : c'était une modiste, habitant une maison mitoyenne de celle où Marie Duplessis — car c'était elle qui occupait la loge — avait son appartement.

Il se trouvait que le compagnon de Dumas connaissait la modiste. Celui-ci tenait beaucoup, d'autre part, à faire la connaissance de la femme dont tout Paris s'entretenait. On pressent la suite.

Il fut convenu qu'après le théâtre, on irait chez Clémence, la modiste dont il vient d'être question, et que si le comte ne reconduisait Marie que jusqu'à la porte, on monterait chez cette dernière. Ainsi les choses se passèrent.

On soupa; et, au milieu du souper, Marie Duplessis fut obligée de quitter la table, prise d'une toux violente : tels furent les débuts des relations d'Alexandre Dumas fils avec

1. Nous prenons pour guide, mais seulement pour le fond du récit, le curieux, et devenu rare, opuscule de M. Georges Soreau, *la Vie de la Dame aux Camélias*, avec des portraits inédits et des autographes de Marie Duplessis et Alexandre Dumas fils, édition de la *Revue de France*.

Marie Duplessis; telle, la scène d'où naquit *La Dame aux Camélias*.



La Dame aux Camélias.

Dans la réalité seulement, Marie Duplessis mourut tandis qu'Alexandre Dumas parcourait l'Espagne avec son père[1] et le chiromancien Desbarolles.

« Marguerite (*sic*)[2] Duplessis, écrira plus tard Alexandre Dumas, n'a pas eu toutes les aventures pathétiques que je prête à Marguerite Gautier, mais elle ne demandait qu'à les avoir. Si elle n'a rien sacrifié à Armand, c'est qu'Armand ne l'a pas voulu. Elle n'a pu jouer, à son grand regret, que le premier et le deuxième acte de la pièce. »

En offrant à Sarah Bernhardt un exemplaire de son livre, Dumas y joignait l'original de la lettre de rupture, que le véritable Armand Duval — c'était Dumas — avait adressée à Marie Duplessis, et dont nous reproduisons ci-dessous le texte[3]. « Cette lettre, écrivait le héros de ce roman en action,

1. *Les trois Dumas*, par André Maurel (Paris, s. d.), 211-2.
2. Peut-être est-ce une faute d'impression, plus vraisemblable qu'un lapsus de l'écrivain.
3. Voici le texte de cette lettre, dont l'original appartenait à Sarah Bernhardt :

« Ma chère Marie, je ne suis ni assez riche pour vous aimer comme je le voudrais, ni assez pauvre pour être aimé comme vous le voudriez; oublions donc tous deux, vous un nom qui doit vous être à peu près indifférent, moi un bonheur qui me devient impossible. Il est inutile

à celle qui avait été la sublime interprète de son drame, est la seule chose palpable qui reste de cette histoire. Elle vous revient de droit, puisque c'est vous qui venez de rendre à ce passé mort la jeunesse et la vie. »

A ceux qui douteraient de la part de réalité que contient la pièce dont Marie Duplessis est l'héroïne, nous rappellerons une savoureuse anecdote, contée par Dumas père, dans son journal *Le Mousquetaire*, d'où M. G. Soreau [1] a eu la bonne fortune de l'exhumer.

La scène se passe à la Comédie-Française, pendant un entr'acte. C'est au père Dumas, ce narrateur incomparable, que nous passons la plume.

« Je traverse, dit-il, le corridor; une porte de la baignoire s'ouvre. Je me sens arrêté par le pan de mon habit; je me retourne : c'est Alexandre qui m'arrête!

— Ah! c'est toi! bonsoir, cher.

— Viens ici, Monsieur mon père.

— Tu n'es pas seul?

— Raison de plus. Ferme les yeux; passe la tête à travers l'entrebâillement de la porte. N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien de désagréable.

En effet, à peine avais-je fermé les yeux, à peine avais-je passé la tête que je sentais sur mes lèvres la pression de deux lèvres frissonnantes, fiévreuses, brûlantes. Je rouvris les yeux : une adorable jeune femme, de vingt à vingt-deux ans, était en tête-à-tête avec Alexandre et venait de me faire cette caresse peu filiale.

C'était Marie Duplessis, *la Dame aux Camélias*. »

Le roman fut écrit par le jeune Dumas sous le coup même

de vous dire combien je suis triste, puisque vous savez déjà combien je vous aime. Adieu donc. Vous avez trop de cœur pour ne pas comprendre la cause de ma lettre et trop d'esprit pour ne pas la pardonner. Mille souvenirs. « A. D. 30 août, minuit. »

1. *Paris-Province*, novembre 1912.

de l'émotion éprouvée à la nouvelle de la mort de son ancienne amie, qu'il avait apprise en débarquant à Marseille. L'auteur, en écrivant son roman, n'eut qu'à se rappeler[1].



Alex. Dumas fils et Alphons. Plessis (d'après Ed. Fournier).

Les camélias sont de pure imagination; historiquement, la dame qu'on en pare, n'en a jamais porté. Alphonsine, dite Marie Duplessis, n'a pas eu pour cette fleur, à jamais associée à son nom, cette prédilection que lui prêtent de complaisants biographes. En évoquant les souvenirs de la jeune femme au lendemain de sa mort, le

1. Le livre fut écrit en trois semaines, sur le coin d'une table, à Saint-Germain-en-Laye, dans une chambre qu'Alexandre Dumas payait vingt sous par jour, à l'auberge du *Cheval Blanc*, la seule qu'il avait trouvée ouverte, un soir qu'il avait manqué le dernier train pour Paris. Le beau temps l'y retint. Pour occuper ses loisirs, il lui vint à l'idée d'écrire l'histoire de celle qui lui rappelait tant de souvenirs, sur cette terrasse où il s'était souvent promené avec elle; et l'obsession en devint bientôt si impérieuse, qu'il acheta trois ou quatre cahiers de grand papier, des plumes, de l'encre, et muni de ces indispensables outils de l'écrivain, composa le chef-d'œuvre qui devait l'immortaliser. Le roman terminé, il le portait à l'éditeur Cadot, qui consentit, après beaucoup de difficultés, à lui donner mille francs pour une première édition de son livre, en deux volumes in-8°, tirés à 1.200 exemplaires, et un peu plus tard, pour une seconde édition in-12, deux cents francs, à 1.500 exemplaires. Mais à la troisième, il envoya promener l'auteur, qui n'eut pas grand'peine, on le devine, à caser son *ours*.

romancier la para d'une grâce nouvelle et poétique, mais empruntée. Cette jolie fiction, Dumas seul en est responsable; il l'a, du reste, avoué. Nous avons eu sous les yeux la lettre des aveux; elle est datée du 20 juin 1895, et a paru dans un recueil littéraire depuis longtemps disparu[1].

On avait offert à Dumas un portrait de la Dame aux Camélias; il répondit à celui qui lui avait fait l'offre :

« J'ai déjà deux portraits de Marie Duplessis et parfaitement authentiques. Le portrait que j'ai fait graver en tête d'une édition est la reproduction d'un des deux que je possède. Si celui que vous possédez est sans camélias, il a des chances d'être authentique, la légende des camélias ayant été inventée par moi après la mort de l'héroïne... »

Huit jours après, une nouvelle épître, confirmait la précédente :

« Le portrait de Marie Duplessis, du moment qu'il porte un camélia à la ceinture, est certainement apocryphe. Ce n'est qu'après sa mort que je lui ai donné, dans mon roman, le surnom de la Dame aux Camélias[2]. »

Mais la légende est indestructible, et l'on persistera, en dépit du témoignage formel du dramaturge, déjà très souffrant, et dont la mort approchait, d'imprimer que Marie Duplessis aimait à rehausser sa pâleur de rouges camélias, quand, certains jours du mois, la nature réclamait ses droits[3].

1. *Le Collaborateur des Érudits et Savants* (1895), dirigé par le libraire Laporte.

2. Déjà, dans *le Livre* (livraison du 10 mai 1887), M. de Contades écrivait : « ...Nous sommes autorisés à le dire : les camélias blancs et rouges appartiennent à la légende et sont une simple invention du romancier ». D'ailleurs, dès 1868, Alexandre Dumas en avait fait la confession dans la préface de *la Dame aux Camélias,* publiée dans son Théâtre complet : « Elle n'a jamais non plus, de son vivant, été appelée la Dame aux Camélias. Le surnom que j'ai donné à Marguerite est de pure invention. »

3. Cette légende, nous n'en connaissons pas l'origine, mais nous la trouvons déjà consacrée dans l'ouvrage de M. Claudin, cité plus loin, en termes aussi explicites que possible : « Tant que les fleuristes pouvaient lui en fournir, elle portait des bouquets de camélias blancs. Trois jours par mois, les camélias blancs étaient remplacés par des camélias rouges. La couleur de son bouquet indiquait que, bien que ne suivant pas Moïse, elle passait aussi la Mer Rouge. » On ne saurait parler plus clairement le langage des fleurs.

Il est piquant de constater qu'Alexandre Dumas, qui devait appartenir à l'Académie et, en cette qualité, collaborer au Dictionnaire de la langue, commit, dans la circonstance, une faute d'orthographe : il écrivit, en effet, avec une seule *l*, le nom de la fleur qui avait eu pour parrain celuiqui, d'Orient, l'avait importée en Europe, le missionnaire Camelli.

Alexandre Dumas pouvait, il est vrai, s'autoriser d'un précédent fameux. George Sand, dans un de ses romans, l'avait orthographiée de la même façon, et quand on eut fait apercevoir Dumas de son erreur, il la reconnut, mais il la maintint, préférant, dit-il galamment, se tromper avec l'illustre romancière, que donner raison aux étymologistes : depuis lors, on n'a plus jamais écrit autrement le nom de la fleur dont restera éternellement ornée celle qui ne la fixa peut-être jamais à son corsage. Le génie a ce privilège qu'on lui pardonne même le mensonge.



Bien que la légende ait, en général, plus d'attraits que la vérité, ne cédons pas à la tentation de sacrifier l'une à l'autre, et en marge du roman, qu'on nous permette de narrer la véritable histoire; aussi bien, est-elle loin d'être banale, la biographie de celle qui fut l'inspiratrice du plus grand événement littéraire et théâtral de ce temps.

On se plaît à répéter que la société est responsable de la misère physique et morale de ses membres : que de victimes, de par le monde, de l'hérédité, de la fatalité! Si Jésus a pardonné à Madeleine, on nous pardonnera bien de ne pas porter un jugement trop sévère sur Alphonsine Plessis.

Ses antécédents seuls suffiraient à lui mériter les circonstances atténuantes. Si « bon sang ne peut mentir », comme dit le proverbe, celle-ci était une prédestinée. Ruisseau qui devient cascade, telle devait être « l'existence à

soubresauts de cette Alphonsine, qui avait des yeux si purs qu'elle voulut s'appeler Marie[1], comme la Vierge!

Un aimable érudit, tous ne sont pas, tant s'en faut, d'allure rébarbative, s'est diverti à établir ce qu'il appelle *les quartiers de la Dame aux Camélias.*

« Evidemment, voici une fille ou une duchesse », écrivait Jules Janin. Il ne s'est qu'à demi trompé. Le hasard seul, ou la destinée, en avait ainsi décidé; car si elle compta parmi ses ascendants de peu recommandables créatures, il en fut d'exquises, et de l'origine la moins suspecte.

Il n'est pas indifférent de faire l'anatomie morale d'une femme galante du XIXe siècle, comme on a fait celle d'un « être complexe, à la dépravation ingénue et à la passion calculatrice, qui résume si bien, avec toutes ses perversités, la femme galante du XVIIIe siècle, et peut-être celle de tous les âges[2] ».

La Marguerite Gautier du drame, ou l'Alphonsine Plessis de la réalité, rappelle trop Manon Lescaut, pour que le rapprochement ne s'impose pas; d'autant que le roman de l'abbé Prévost fut, dit-on, un des livres de chevet de la « lorette » ou de la « lionne » du plus bourgeois des régimes.

Comme Manon, la Dame aux Camélias a vécu une vie d'aventures, où joies et peines n'ont pas eu toujours part égale; de même que se sont mêlés en elle vices et qualités, qu'elle tenait des générateurs divers d'où elle était issue, et qu'il est nécessaire de connaître pour fixer son bilan héréditaire.

Il y a plus de cent ans, dans un boug perdu de la Basse-Normandie[3], on se montrait du doigt, dans les rues du village,

1. La Dame aux Camélias (article de JULES BOIS, paru dans la *Revue Encyclopédique*, du 15 février 1896).
2. *Portraits et fantaisies*, par le comte G. de CONTADES. Paris, 1887.
3. Longé-sur-Maire, commune du canton de Briouze, arrondissement d'Argentan (Orne).

une loque humaine, allant de bouge en bouge, « se griser de cidre et trafiquer d'amour ». Elle n'était connue que sous le sobriquet de la *Guénuchetonne*, que rappelle notre vieux terme, si imagé, de *guenippe*. Elle n'avait pas d'âge, pas plus qu'elle n'avait de formes : le vice et l'ivrognerie avaient tout détruit. Elle était à qui la voulait, quelques sols en assuraient la conquête.

Certain jour tomba dans ses rêts, sans qu'elle y eut mis la moindre malice, un jeune benêt élevé dans les jupes maternelles, et à qui l'autorité familiale avait imposé le diaconat. Le gars devint prêtre, comme il avait été fait diacre, en toute obéissance, en complète abdication de volonté. Ces natures frustes ont de soudains réveils : un jour vint où le hobereau prit feu, et qui alluma sa flamme ? La Guénuchetonne, qui, avant d'être à un seul, avait été à tous. Au bout de neuf mois de cette union, que, sans passer par l'église, un de ses indignes servants avait consommée, venait au monde un petit gueux, né de Louise-Renée Plessis et de père inconnu.

Marie Duplessis

Marin Plessis n'avait guère reçu en partage, des fées qui avaient présidé à sa naissance, que ce prénom gracieux, un visage qui ne l'était pas moins, et un appétit d'amour qui ne demandait qu'à se satisfaire à la première rencontre.

Quand il fut à l'âge des premières escarmouches, l'enjôleur

voulut essayer ses moyens sur la fille du fermier qui l'employait aux plus viles besognes; il lui en cuisit : un coup de fourche, administré au bon endroit, le guérit de son ardeur.

L'amoureux, brutalement congédié, abandonna sans retour la pioche pour la balle; le valet de ferme se fit colporteur. En cette qualité, il courut les routes, en quête d'amoureuses équipées. L'amour s'offrit à lui avant la fortune; il prit l'un pour ne pas trop attendre l'autre. L'élue de son cœur, Marie Deshayes, était idéalement belle : « On comparait sa beauté à celle de la Vierge de l'église de Saint-Germain-de-Clairfeuille[1]. »

Marie Deshayes avait pour mère une châtelaine, appartenant à une famille noble dont le manoir patrimonial attestait la splendeur déchue : Mlle d'Argentelles ne pouvait prétendre, en raison de sa détresse, à s'unir à un gentilhomme; elle ne se croyait pas, d'autre part, tenue pour cela de vieillir solitairement sous son écusson en losange. Son triste logis devint alors le théâtre d'une pastorale domestique, semblable à celle que, quelques années auparavant, Jean-Jacques Rousseau et sa *Maman* de Warens avaient jouée à Annecy, au grand soleil de la Savoie. La différence fut que le Jean-Jacques Bas-Normand était plus âgé que sa sensible maîtresse, et que la galanterie de la demoiselle d'Argentelles finit honnêtement par un bon mariage[2].

Mlle d'Argentelles épousa donc Étienne Deshayes, d'origine roturière; et une de leurs filles, — car, comme dans les contes de fées, ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants, — celle prénommée Marie, — se laissa prendre

1. *Récits chevalins d'un vieil éleveur, l'ancien Merlerault,* par M. Charles du Hays; le chapitre de cet ouvrage, intitulé *Fatalité,* est consacré à la *Dame aux Camélias.*
2. De Contades, *op. cit.*

aux galants propos d'un séducteur de passage et devint l'épouse, en légitimes noces, du beau Marin Plessis.

Comme tout bonheur se paie en ce monde de justice, la femme du colporteur expia, par une vie de misères, la félicité sans nuages dont avait joui sa mère; et, comme si le sort réclamait de nouveaux sacrifices, l'enfant qui allait naître[1] de cette union mal assortie, la fille d'un porte-balle et d'une déclassée par amour, allait synthétiser en elle les mauvais instincts et les bonnes manières qu'elle avait hérités de son ascendance.

Les premiers, c'est du côté Plessis qu'ils lui sont venus : « prostitution et débauche, avec Louise la Guénuchetonne; vénalité et calcul, avec Marin, le marchand ambulant; héritage de mensonge, provenant des deux : de l'une, qui trompait sur la sincérité de son amour; et de l'autre, qui fraudait sur la qualité de sa marchandise. » C'est à *la Dame aux Camélias* qu'on attribue le mot si souvent cité : « Le mensonge blanchit les dents. »

Aux d'Argentelles, Marie Duplessis fut redevable de « cette distinction exquise, cette aristocratie de formes qui la signaient duchesse[2] ».

Son instinct ménager, qui la poussait à garder ses moindres notes de fournisseurs, — nous avons eu communication d'un dossier comprenant près d'un millier de pièces de ce

1. Voici l'acte de naissance authentique de la *Dame aux Camélias*, dont on doit la publication à M. le comte G. de Contades :

« L'an mil huit cent vingt-quatre, le vendredi seize janvier, à neuf heures du matin, par devant nous, Jacques-Samuel Fossey, maire, officier de l'état-civil de la commune de Nonant, département de l'Orne, est comparu Marin Plessis, marchand, âgé de trente-cinq ans, demeurant dans le bourg; lequel nous a présenté un enfant du sexe féminin, né d'hier à huit heures du soir, de lui déclarant et de Marie Deshayes, son épouse, demeurant avec lui, auquel il a déclaré vouloir donner le prénom d'Alphonsine *(sic)*. Les dites déclarations et présentations faites en présence des sieurs Auguste-Jean Cornet, marchand, âgé de trente-quatre ans et Louis Pignel, boulanger, âgé de quarante-sept ans, tous deux demeurant en ce bourg; et ont les témoins, ainsi que le père, signé avec nous le présent acte de naissance après lecture faite.

Signé : FOSSEY, maire de Nonant.

2. *Histoire de l'art dramatique en France*, par Th. Gautier, vi, 301.

genre, — provenait, apparemment, de sa grand'mère, Madeleine Marre, « qui souvent lui fit rêver une vie bourgeoise entre les comptes de la cuisinière et les pantoufles de son amant[1] ». Ces tendances contraires se rencontraient, se combattaient en cette femme, dont tous ceux qui l'ont connue s'accordent à vanter la beauté, autant qu'à louer la délicatesse.

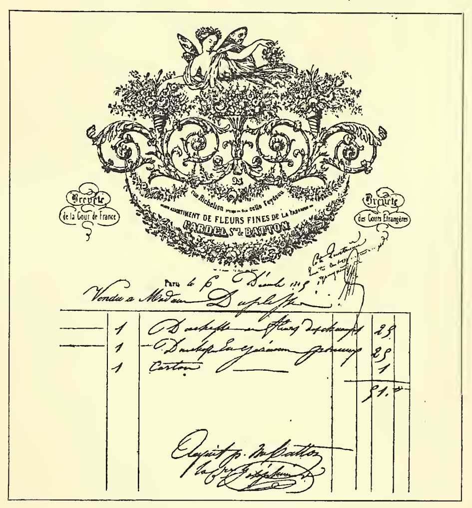
Quand elle débarqua dans la capitale, à dix-sept ans, il y avait cinq ans déjà qu'elle avait laissé choir sa robe d'innocence. Comme le dit, en un gracieux langage, Jules Bois, celle qui est désormais fixée « en ces Paradis des saints de la volupté d'où le Christ est exclu, mais où tous les dieux de l'Olympe demeurent », n'avait que douze ans, quand son père la mena « à cette école de vieillards où est la première étape déjà douloureuse, dans une carrière prétendue de plaisirs ».

Après avoir joué au jeu de *Daphnis et Chloé* avec des garçons de ferme, elle fit ses débuts dans la galanterie avec un restaurateur du Palais-Royal qui, le premier, la mit dans ses « bois ».

En 1842, Marie Duplessis habitait au N° 28 de la rue du Mont-Thabor. Dans une lettre qu'elle écrivait à sa sœur, le 28 février de cette même année, elle l'invitait à venir la voir, en compagnie d'une de ses cousines, avant qu'elle se mît en route pour un voyage qu'elle comptait entreprendre en Allemagne. Elle se chargeait de tous les frais. « Si tu avais une fois vu la jolie ville de Paris, disait-elle pour tenter sa sœur, tu ne voudrais plus la quitter et tu t'y accoutumerais. » Environ cinq mois plus tard, le 13 juillet, la Préfecture de police délivrait à Mlle Marie Duplessis un

1. De Contades, *loc. cit.*

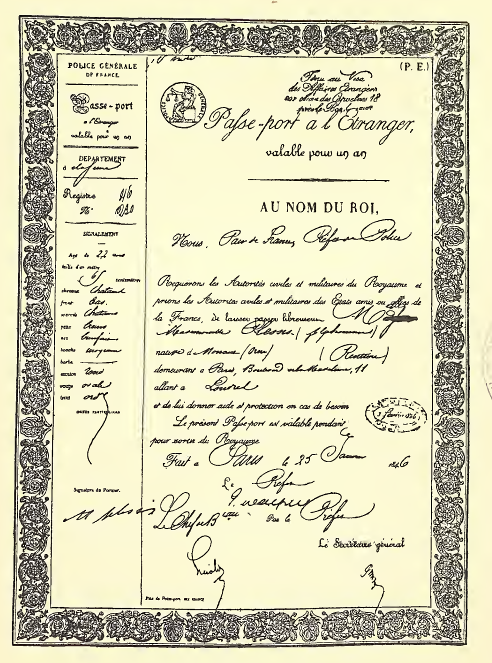
passeport pour aller à Bade. Cette pièce, dont nous avons la bonne fortune de donner un fac-simile[1], nous offre le



Facture de Fleuriste pour la Dame aux Camélias (il n'y a pas de camélias).

portrait, sans flatterie, de celle qui tenait dès ce moment le haut du pavé de la galanterie parisienne.

1. Nous en devons la communication à M. Noël Charavay, l'expert en autographes dont tous les amateurs ont éprouvé l'obligeance.



POLICE GÉNÉRALE
DE FRANCE

Passe-port
à l'Étranger
valable pour un an

DÉPARTEMENT
de

Registre
N°

SIGNALEMENT

Age de 22 ans
taille d'un mètre
centimètres
cheveux Chatain
front bas.
sourcils Chatains
yeux bruns
nez
bouche
barbe
menton
visage ovale
teint
SIGNES PARTICULIERS

Signature du Porteur.

Prix du Passe-port: DIX FRANCS

(P. E.)

Vu au Visa
des Affaires Étrangères

Passe-port à l'Étranger,
valable pour un an

AU NOM DU ROI,

Nous, Pair de France, Préfet de Police

Requérons les Autorités civiles et militaires du Royaume et
prions les Autorités civiles et militaires des États amis ou alliés de
la France, de laisser passer librement

native de
demeurant à Paris, Boulevard
allant à Londres

et de lui donner aide et protection en cas de besoin

Le présent Passe-port est valable pendant
pour sortir du Royaume

Fait à Paris le 25 Janvier 1846

Le Préfet

Le Chef du Bureau Pour le Préfet

Le Secrétaire général

Passeport de la Dame aux Camélias.

Voici le signalement de la dame : « Agée de vingt et un ans, (elle n'avait, en réalité, que dix-huit ans et demi), taille 1 m. 67, cheveux châtains, front moyen, sourcils bruns, yeux noirs, nez bien fait, bouche petite, menton rond, visage ovale, teint pâle. »

Un second passeport lui fut délivré quatre ans plus tard, celui-là plus exact, à l'occasion d'un voyage que Marie Duplessis fit en Angleterre, en compagnie d'un jeune attaché de ministère, porteur d'un des grands noms de France.

Son physique est ainsi décrit dans le document officiel : « Agée de vingt-deux ans, taille 1 m. 65, cheveux châtains, yeux bruns, nez bien fait, bouche moyenne, menton rond, visage ovale, teint ordinaire. » L'accorte personne se rendait en Angleterre, pour y épouser celui qui lui avait promis sa main[1]. Les deux mariés « à l'anglaise » revinrent séparément. Marie Duplessis, à son retour à Paris, timbra ses effets, sa voiture et son argenterie, d'une couronne comtale, elle se réinstalla au 11 du boulevard de la Madeleine, où elle occupait un appartement d'un loyer de 805 francs par terme, outre une écurie rue Caumartin, 35, pour laquelle on payait 800 francs par an[2].

On a prétendu que le gentilhomme dont le nom n'a pas à être cité, n'eut pas le courage d'assumer la responsabilité de l'engagement qu'il avait contracté; nous croyons savoir que l'idylle se serait terminée par une union régulière, sans la Camarde qui contrecarre tous nos projets : le jeune homme était phtisique, la mort ravit à Marie la couronne de comtesse dont elle espérait se parer. Mais il lui restait plus qu'un titre nobiliaire, plus qu'une fortune, le moyen d'en

1. L'acte de mariage a été publié par *le Gaulois* (3 octobre 1896), mais le nom de l'époux y a été effacé.
2. Cf. *l'Amateur d'autographes*, novembre 1910.

réaliser plusieurs, en faisant commerce de charmes dont, à prix d'or, on se disputait la faveur.

Marie Duplessis était alors, au dire de quelqu'un qui put la voir de près, une fort jolie fille, mince, pâle, avec de magnifiques cheveux qui tombaient jusqu'à terre. Sa beauté délicate, sa peau fine, sillonnée de petites veines bleues, indiquaient qu'elle était phtisique et devait mourir jeune.

Elle en avait le pressentiment; aussi cette gaîté nerveuse était-elle toujours apaisée par des tristesses soudaines. Elle était fantasque, capricieuse et folle, adorant aujourd'hui ce qu'elle avait détesté la veille et *vice versa*[1].

Son beau visage était animé par un regard d'une tendresse infinie, mais la tête s'inclinait légèrement, comme sous l'influence d'une mélancolie naturelle; seul, peut-être, un portrait fait d'après un simple croquis, par un peintre[2] qui avait surpris son modèle au lit, rend l'expression habituelle d'une physionomie trahissant « une gaieté plus triste que le chagrin[3] ».

Pouvait-elle être heureuse, cette fille de joie, que Michelet eût appelée fille de tristesse, vocable dont il désignait ses pareilles? En réalité, tout l'importunait, elle s'ennuyait en tous lieux. Fleurs ou compliments, hommages ou présents, tout ce qui ne lui venait pas de « l'ami » lui indifférait.

Que n'inventa-t-on pas pour la conquérir! Le 1er janvier 1845, elle reçut une boîte, sans signes extérieurs, qu'elle s'empressa d'ouvrir : elle contenait douze oranges, dont chacune était enveloppée dans un billet de mille francs.

La même année, certain général, en souvenir de l'accueil qu'il en avait reçu, lui faisait don d'un éventail,

1. *Mes Souvenirs, les boulevards de 1840 à 1871*, par Gustave Claudin. Paris, 1884.
2. Chaplin, qui n'était alors qu'un peintre obscur et devint le maître que l'on sait. Ce portrait est reproduit dans *le Livre, loc. cit.*
3. *La Dame aux Camélias*, acte premier, scène x.

enfermé dans un écrin tapissé de billets bleus. Moins banale, à coup sûr, si elle n'est apocryphe, l'aventure du vieux duc, venant lui rendre une visite journalière, et la comblant de cadeaux ruineux, « parce qu'elle ressemblait d'une façon étrange à une fille qu'il avait perdue[1] ».

Elle s'imposait par sa grâce, par son esprit autant que par une tenue qui la faisait admettre dans un monde où n'ont pas généralement accès les filles de son espèce. Elle y était accueillie, sinon avec déférence, du moins avec sympathie. Une vieille dame anglaise avait voulu la sauver, quand il en était temps encore, du gouffre de fange où elle glissait; elle refusa, ne pouvant, disait-elle, « revenir au devoir, ni rentrer à l'honneur ». Elle ne procédait que par caprices ou toquades, sacrifiant à ses nerfs, plus encore qu'à son cœur.

Lorsqu'elle se sentit gravement atteinte, elle ne sut qu'imaginer pour se distraire, pour échapper à son ombre. Où qu'elle se trouvât, elle n'était jamais seule; partout, elle retrouvait le compagnon assidu des âmes malades, des cœurs blessés, des esprits à bout de tout : l'ennui, « cet immense Méphistophélès des Marguerites errantes, des Clarisses perdues, de toutes les divinités filles du hasard, qui s'en vont dans la vie, à l'abandon. Elle s'ennuyait, cette pécheresse, entourée des adorations et des hommages de la jeunesse, et cet ennui même doit lui servir de pardon et d'excuse, puisqu'il a été le châtiment de ses prospérités passagères. L'ennui a été le grand mal de sa vie[2] ».

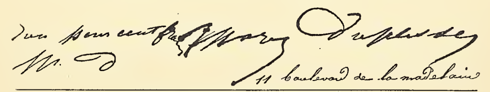
Est-il existence plus monotone que celle de ces malheureuses? Marie Duplessis avait une vie réglée comme une

1. D'après l'auteur de *la Vie d'une grande comédienne*, parue en feuilletons dans *le Journal* (juillet 1910), le héros de l'aventure serait le baron de Stackelberg, appartenant à une « vieille famille polonaise, très riche ».

2. Préface de J. Janin à une édition de luxe de *la Dame aux Camélias*. Paris, Quantin.

horloge : levée à onze heures ou midi; vingt minutes de piano après le déjeuner, ou une demi-heure de lecture; ensuite, elle s'habillait, faisait atteler pour se rendre au Bois. Une promenade à pied dans l'une des grandes allées, puis elle rentrait pour recevoir quelques visites. Après le dîner, la soirée au théâtre ou ailleurs; avant de rentrer, l'obligatoire souper. Mais nous voici dans l'alcôve; tirons les rideaux...

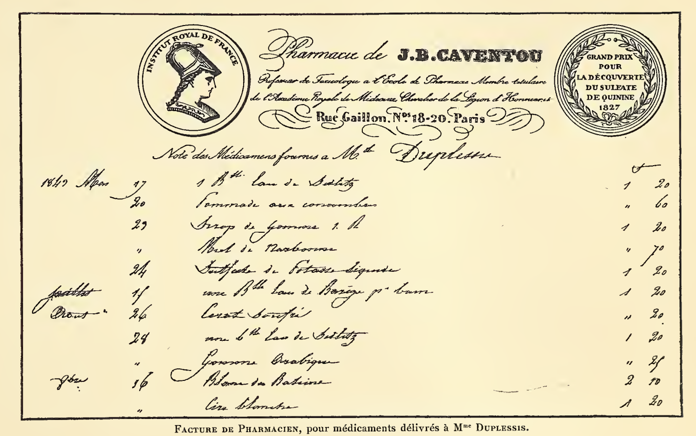
On dit qu'elle n'avait reçu ni éducation ni instruction; qu'elle s'était formée, ou déformée, en lisant de mauvais livres. Nous l'avons marqué plus haut, *Manon Lescaut* était un de ses livres de chevet : on trouva chez elle, après sa mort, un exemplaire du roman, avec des notes et des observations écrites de sa main sur les marges du volume.



Signature autographe de Marie Duplessis.

Mais sa bibliothèque, en bois sculpté, contenait d'autres ouvrages, indiquant, sinon du goût, du moins une bonne direction, un conseiller avisé. Elle avait fait acheter, « chez M. Galliot, libraire, rue de l'Arcade, 4 », *la Marianne,* de Marivaux, en trois volumes in-8, qu'elle avait payés 12 francs; un *Rabelais,* en trois volumes in-8, reliés, cotés 24 francs. *Paul et Virginie* voisinait avec les poésies de Musset et du pleurnichard Millevoye. La facture d'un libraire de la rue Caumartin nous révèle que, le même jour, « Madame du Plessy » a fait l'acquisition de ces trois volumes, à 3 fr. 50 l'un.

Les avait-elle achetés parce qu'ils parlaient d'amour, celle qui, jusqu'à son dernier souffle, fut en quête de l'amour vrai?



Pharmacie de **J.B. CAVENTOU**

Professeur de Toxicologie à l'École de Pharmacie Membre titulaire de l'Académie Royale de Médecine Chevalier de la Légion d'Honneur etc.

Rue Gaillon. N.os 18-20. Paris

Note des Médicamens fournis à M.de Duplessis

				f
1847 Mars	17	1 Blle Eau de Sedlitz	1	20
	20	Pommade aux concombres	"	60
	23	Sirop de gomme 1 R	1	20
	"	Miel de Narbonne	"	70
	24	Sulfate de Potasse liquide	1	20
Juillet	15	une Blle Eau de Barège p.r bain	1	20
Août "	26	Cerat soufré	"	20
	24	une Blle Eau de Sedlitz	1	20
	"	Gomme Arabique	"	25
9bre	16	Blanc de Baleine	2	10
	"	Cire blanche	1	20

Facture de Pharmacien, pour médicaments délivrés à Mme Duplessis.

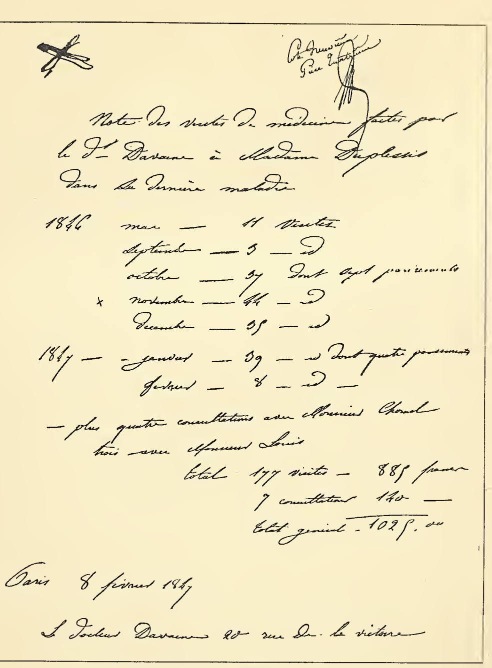
Peut-être! En tout cas, ses lectures étaient variées, si nous en jugeons par l'assemblage composite que nous dévoile son inventaire après décès; tout un lot mêlé, 212 volumes in-8 ou in-12, où nous relevons, entre autres auteurs : Rabelais, La Fontaine, Victor Hugo, Lamartine, Dumas, E. Sue; *La Nouvelle Héloïse* et *Faublas; les Aventures de Don Quichotte* et les *Contes des Mille et une Nuits;* un recueil littéraire, *le Magasin théâtral,* emprunté sans doute à quelque cabinet de lecture; *la Biographie universelle,* de Feller, et autres livres non moins graves, tels l'*Histoire de France,* de Burette, l'*Histoire d'Angleterre,* Walter Scott et M. Thiers; enfin, n'ayons garde d'oublier, autant pour être complet que pour en souligner la présence insolite dans cet asile profane, la sainte *Bible*[1].

Autre sujet d'étonnement : le livre de prières de la Dame aux Camélias fut acheté, à sa vente posthume, par l'auteur des *Mystères de Paris;* c'est à Dickens, qui se trouvait alors à Paris, que nous devons ce curieux détail. Sortant de l'endroit où on venait de disperser au feu des enchères les meubles et les bijoux de Marie Duplessis, l'écrivain anglais notait : « J'étais à cette vente; à voir l'admiration et la tristesse générales, on eût pu croire qu'il s'agissait d'un héros ou d'une Jeanne d'Arc; mais l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, lorsque Eugène Sue a acheté le livre de prières de cette femme ».

Cette mysticité, alliée à la sensualité, nous l'avons maintes fois rencontrée, et, si souvent l'une supplée l'autre, elles se trouvent aussi parfois associées.

Marie Duplessis, quand elle ne communiait pas à la Madeleine, sa paroisse, priait dans son boudoir, et quand elle

1. Cette liste d'ouvrages a été rigoureusement établie par nous, d'après un document inédit, dont nous devons la communication à l'obligeance toujours empressée de M. Noël Charavay.



Note des visites de médecin faites par
le Dr Davaine à Madame Duplessis
dans sa dernière maladie

1846 mai — 11 visites
septembre — 3 — id
octobre — 37 dont sept pansements
× novembre — 44 — id
décembre — 35 — id
1847 — janvier — 39 — id dont quatre pansements
février — 8 — id —
— plus quatre consultations avec Monsieur Chomel
trois avec Monsieur Louis
total 177 visites — 885 francs
7 consultations 140 —
total général — 1025 f. 00

Paris 8 février 1847

Le Docteur Davaine 20 rue de la victoire

Notes d'honoraires, pour soins donnés à la Dame aux Camélias.

était abîmée dans son extase, nul ne se fût hasardé à la railler, ou à interrompre sa conversation avec Dieu.

« Par une froide et pluvieuse journée », un de ses compatriotes, qui l'avait connue enfant, se présentait chez elle. La bonne lui fit un signe, dès le seuil, qui signifiait : pas de bruit! Et il aperçut la courtisane, « agenouillée sur son prie-Dieu[1], tenant à la main son livre d'heures et priant ». Au bout de dix minutes, elle le rejoignait et venait s'asseoir auprès de son visiteur. « Vous n'avez pas voulu interrompre ma prière, lui dit-elle; je vous en remercie. Lorsque je prie, j'éprouve un réel soulagement[2]. »

Déjà très malade, elle n'avait plus recours qu'en le médecin suprême, Celui seul dont elle attendait le salut.

Un moment, on lui avait conseillé les eaux et, sur les conseils de la Faculté, elle s'était rendue à Spa. A Spa, elle avait été accueillie avec un empressement assez rare, dans ce village un peu effarouché[3]. Ce fut un étonnement général lorsqu'on apprit que la jeune femme était sérieusement malade, alors qu'on la voyait participer à tous les plaisirs de la station. Les docteurs, consultés, conseillèrent le calme, la modération, le sommeil, le repos. A ces conseils, elle se prit à sourire, hochant la tête d'un petit air d'incrédulité. Elle promit cependant d'obéir, pendant quelques jours, et de s'astreindre à ce dur régime. Bientôt elle violait la prescription et se rejetait à corps perdu dans le tourbillon et l'ivresse d'une existence débridée. Elle donnait le mouvement au bal, elle présidait à toutes les fêtes, elle était

1. Une facture du 10 décembre (1845 ou 46), à Girardon, tapissier, boulevard de la Madeleine, au nom de Marie Duplessis, porte : un prie-Dieu, couvert en moquette, avec clous dorés; prix convenu : 40 francs.

2. *La vérité sur la Dame aux Camélias,* par Romain Vienne. Paris, 1888.

3. Jules Janin, Notice citée.

le « boute-en-train » de toutes les parties : en réalité, elle cherchait tous les moyens de tuer les heures qui la tuaient.


La Dame aux Camélias.

Mais la tuberculose poursuivait son œuvre dévastatrice; à l'automne de 1847, la chute des feuilles laissait pressentir sa fin proche.

Le mal avait été, dès les symptômes initiaux, reconnu; les maîtres de l'art, qui défilèrent à son chevet, ne pouvaient s'y méprendre; ils n'avaient pu, comme ceux de leurs confrères précédemment consultés, que constater leur impuissance.

Semblable à tous les phtisiques, Marie appelait la mort, sans croire que celle-ci l'entendait. Nul, dans son entourage, ne doutait du dénouement; seule, elle s'illusionnait sur la gravité de son état. Pas un blasphème, pas un reproche ne s'échappèrent de ses lèvres; elle supporta la souffrance avec une résignation de martyre.

Les médecins s'ingéniaient à la calmer par les médications habituelles, et ils n'y réussissaient pas toujours. On peut suivre les étapes de cette angoissante lutte du remède contre le mal, dans les ordonnances que nous avons eu

l'heureuse fortune d'avoir sous les yeux; il n'est documents plus impressionnants, ni plus véridiques.

Le 9 novembre 1846, on appelait deux princes de la science en consultation, et voici la médication assez anodine qu'ils prescrivirent, sans grande conviction, semble-t-il [1] :

« Les médecins, soussignés, sont d'avis que Madame Duplessis :

1° Fasse chaque soir dans le creux des aisselles une friction avec gros comme une aveline d'une pommade d'iodure de potassium au 1/10;

2° Elle continuera les mêmes boissons alternées avec une dissolution de fucus très pur;

3° Elle reviendra au lait d'ânesse, édulcoré avec le sirop de capillaire;

4° Elle prendra le soir, pour aider au sommeil, un mélange à parties égales de lait d'amandes douces et d'amandes amères, de chaque 60 grammes. On ajoutera à ce lait d'amandes de 2 à 5 centigrammes d'extrait thébaïque, progressivement;

5° Pour modérer les douleurs, on mettra, chaque jour, dans la première cuillerée de potage, 1 ou 2 grammes d'extrait mou de quinquina, enveloppé dans du pain à chanter;

6° Le régime se composera de potage ou bouillon de riz au maigre, œufs frais à la coque ou brouillés, de poissons légers, sur le gril ou au court-bouillon, de volaille, de quelques légumes légers au bouillon, de pain très levé et rassis et d'échaudés, de fruits en compotes, de confitures, de chocolat au lait pour le déjeuner;

Pour boisson au repas, de l'eau de Bussang, coupée avec 1/6 de vin;

1. Ce précieux document et celui qui le suit ont été communiqués par M. Ed. Pasteur.

On sortira toutes les fois que la douceur de la température le permettra, entre midi et trois heures ; on s'abstiendra de toute sortie du matin et du soir jusqu'à nouvel avis.

On couchera sur le crin de préférence à la laine. On parlera peu et jamais à voix très haute.

DAVAINE, CHOMEL.

9 novembre 1846. »

Une nouvelle consultation eut lieu quatre jours plus tard. Sans doute, des phénomènes d'entérite avaient-ils été constatés, pour nécessiter la prescription suivante :

« Les médecins, soussignés, sont d'avis que Madame D... prenne chaque jour, le matin, un quart de lavement préparé avec une solution d'amidon dans laquelle on fera dissoudre, au moyen d'un peu de vinaigre, 30 centigrammes de sulfate de quinine et qu'on gardera le plus longtemps possible.

Remplacer la décoction de fucus crispus par celle de tussilage, édulcorée avec du sirop de guimauve.

Prendre le soir, pour modérer la toux, 10 grammes de sirop de karabé, qu'on répétera au besoin.

Employer aussi, dans les moments où la toux est plus fréquente, des fumigations d'infusion de fleurs de coquelicot.

Soutenir les forces par des aliments doux et substantiels.

Continuer le lait d'ânesse à la même dose, édulcoré avec le sirop de tolu.

Continuer à faire usage d'eau de Bussang.

DAVAINE, CHOMEL.

13 novembre 1846. »



A ces pièces si précieuses[1], dont un amateur fastueux et

1. D'autant plus précieuses aujourd'hui, que leur possesseur a récemment perdu les originaux, dans une circonstance assez singulière, qu'a rapportée M. Jules Claretie, dans une de ses chroniques du journal *Le Temps :* « Il (M. Édouard Pasteur) possédait un véritable

éclairé donna naguère communication à l'historiographe de Marie Duplessis, nous pouvons joindre quelques pièces nouvelles, pour la plupart inédites[1], et dont l'intérêt n'a nul besoin d'être souligné, car elles sont, par elles-mêmes, suffisamment éloquentes.

Reproduisons, tout d'abord, une ordonnance revêtue des signatures avec lesquelles nos lecteurs sont déjà familiarisés; elle est datée du 19 novembre 1846 et faisait partie de la collection Pasteur.

« Les médecins soussignés conseillent les moyens suivants :

Faire usage comme tisane de vulnéraire suisse, continuer les lavements de quinine et le sirop de karabé.

Faire usage de gelée de lichen d'Islande.

Continuer le même régime et les mêmes précautions hygiéniques.

DAVAINE, CHOMEL.

19 novembre 1846. »

En dépit de toutes ces médications, pas le moindre changement ne se produisait dans la situation de l'infortunée, qui rapidement s'acheminait vers la tombe.

joyau bibliographique, une étude sur la Dame aux Camélias, reliée magnifiquement avec, sur le plat, une miniature de Marie Duplessis, délicieuse avec ses longues anglaises brunes encadrant un fin et doux visage et, dans le volume, des autographes de la Dame, comme on dit au théâtre, des lettres d'Alexandre Dumas fils, des ordonnances du médecin qui soignait la pauvre fille poitrinaire, reliés à côté des billets amoureux de la courtisane. De cet exemplaire, infiniment précieux, M. Pasteur était si fier qu'il ne s'en séparait guère, qu'il le portait comme un bréviaire et le montrait à tout le monde. Les amateurs ont de ces coquetteries; et voilà que, l'autre jour, M. Pasteur va se promener au Palais-Royal. Il faisait beau. Un moment, le collectionneur s'assied sur un banc du jardin. Il pose à son côté le beau et cher volume. Quand il se lève (il n'avait pas fait cinquante pas loin du banc), il s'aperçoit que le livre est oublié, mais c'est là-bas. Il revient en hâte sur ses pas. Il court. Il regarde. Le volume unique n'est plus sur le banc. Il y a un ignorant ou un amateur qui a emporté le portrait exquis de la Dame aux Camélias et les lettres d'amour et les ordonnances des médecins à la mourante! Où retrouver ce trésor d'art et de curiosité?... » Qu'en est-il advenu depuis?

1. Les notes d'honoraires des docteurs Chomel et Davaine et la facture du pharmacien Caventou ont été mises fort gracieusement à notre disposition par M. Noël CHARAVAY.

La thérapeutique avait donné sa mesure, l'empirisme allait rentrer en scène. Puisque tout espoir était perdu, pourquoi ne recourrait-on pas... à la somnambule?

8144

Note des soins donnés à
Mlle Duplessis, par Mr
Manec. —

depuis le 18 7bre 1846 jusqu'au
19 9bre de la même année, fait
trente-neuf visites - - - 195 f. —

Total 195 f

Ce 8 février 1847

Manec

Note d'honoraires, pour soins donnés à Marie Duplessis.

Vers les derniers jours de la Dame aux Camélias, relate Jules Bois, en proie à une inexorable inquiétude, M. de P... se décidait à porter chez Alexis, le célèbre somnambule d'alors, *le gilet de flanelle qu'on venait de retirer de la*

mourante. Alexis répondit : « Retournez vite auprès d'elle, car elle n'a que quelques heures à vivre ». Le lendemain, Marie Duplessis avait cessé de souffrir.

Dans le pèlerinage qu'accomplissent chaque année dans leurs nécropoles, Parisiens et Parisiennes, ces dernières surtout, ne négligent pas de visiter une tombe, sobre d'ornements, et dont sobre aussi est l'épitaphe :

ICI REPOSE

ALPHONSINE PLESSIS

Née le 15 Janvier 1824.
Décédée le 3 Février 1847.

De Profundis!

Vingt-trois ans! Toute une vie de tourments et de joies fugitives tient dans un espace de temps qui n'a pas duré cinq lustres...

Alphonsine Plessis! Que rappellerait ce nom aux passants distraits, si une couronne de camélias en perles et de nombreux bouquets à deux sous, marguerites et violettes, ne témoignaient qu'ici gît la pécheresse baptisée un jour, a-t-on dit, à tort d'ailleurs, par une ouvreuse de l'Opéra, *La Dame aux Camélias.*

Une légende d'amour dort, ou plutôt sommeille sous la dalle du cimetière Montmartre; et comme les vestales entretenaient le feu sacré, ceux et celles qui ont aimé vont revivre leurs souvenirs, en contemplant cette pierre muette dont si éloquent est le silence.

Que reste-t-il d'elle, à cette heure?

Quelques reliques intimes : une mèche de cheveux, qui

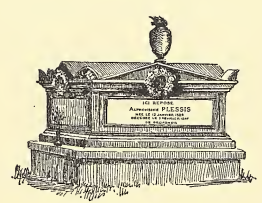
ont blondi après la mort, « et ont mis au papier, en quelque sorte, les traces d'une brûlure, en déteignant sur lui »; un chapelet; une tasse à tisane[1]; quelques lettres; des billets à ordre, indiquant sa détresse financière[2]; d'autres billets, plus pourvus d'amour que d'orthographe.

Mais, plus que tous ces objets, matériels et périssables, durera le souvenir de cette sœur de Béatrix, de Juliette, d'Elvire, inspiratrice d'un chef-d'œuvre qui l'a idéalisée et immortalisée.

1. Parmi les actrices qui devaient jouer dans la *Dame aux Camélias*, figurait une pauvre fille, Mathilde Guizolphe, à qui était échu le rôle d'Olympe. Elle était malade de la poitrine, elle le savait, et elle avait acheté le lit de Marie Duplessis pour y mourir! Autre relique de la morte : Madame Doche, la créatrice du rôle de Marguerite Gautier, possédait un missel, « précieusement adorné de miniatures, rehaussées d'or; mais, au lieu de prières et de litanies, il contenait des lettres inédites de Dumas, de J. Janin, et de Marie Duplessis ».

2. On découvrit chez elle, après son décès, dix-neuf engagements au Mont-de-Piété, attestant qu'elle emprunta une somme de 1.500 francs peu de jours avant sa mort.





Tombeau de la Dame aux Camélias,
au Cimetière Montmartre.

DEVAMBEZ
PARIS


IODASEPTINE
SEPTICEMINE